

La lune et la littérature

Miettes de lune recueillies auprès de voyageurs imaginaires

Lucie Kaennel

La lune comme *topos* de l'imaginaire

La lune. Que de rêves et de fantasmes ne nourrit-elle pas ! Je ne m'attarderai pas ici sur les nombreux visages qu'on lui prête. Dans les mythologies du bassin méditerranéen et dans l'imaginaire anthropologique¹ (Carl Gustav Jung parlerait d'inconscient collectif), la lune représente le principe féminin à l'origine de toute vie : symbole de fertilité de la nature et de fécondité de la femme en même temps que mesure du temps, comme en témoignent le calendrier musulman, seul calendrier lunaire encore en usage, ou les calendriers luni-solaires (hébraïque, tibétain, hindou ou chinois), fondés à la fois sur le cycle annuel du Soleil et sur les lunaisons. Même le calendrier grégorien fait appel à la lune, en fixant la date de Pâques au premier dimanche qui suit la première pleine lune le 21 mars ou après. On dote aussi la lune de traits humains, comme s'il fallait dompter son aspect fascinant. À cet égard, les expressions idiomatiques sont révélatrices. La lune a des sautes d'humeur : ne dit-on pas « être dans une bonne ou une mauvaise lune », ou encore « être bien ou mal luné », par allusion à une prétendue influence de la lune ? La lune a un caractère versatile, imprévisible, lunatique quoi ! J'en prends à témoin Juliette mettant Roméo en garde : « Oh ! ne jure pas par la lune, l'inconstante lune dont le disque change chaque mois, de peur que ton amour ne devienne aussi variable ! »² La lune a un côté rêveur, distrait : celui qui « est dans la lune » ne peut « avoir les pieds sur terre ». Ce que figure parfaitement Pierrot la Lune. Il est sans doute le plus célèbre des lorialets. Ces créatures, dont on dit qu'elles seraient nées de l'union d'une femme et d'un rayon de lune, sont de

¹ Voir l'ouvrage classique de Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie* (1960), Paris, Dunod, 1992, p. 110-113, 119-120, 325-333 et 359-369.

² William Shakespeare, *Roméo et Juliette*, acte II, scène 2, trad. par François-Victor Hugo, Paris, Pocket, 2005.

grands solitaires, des mélancoliques inconsolables, de doux rêveurs de lune qui ne songent qu'à y retourner.

La lune a de tout temps alimenté l'imagination des humains et n'a cessé de les interroger. Quel moyen inventer pour s'y rendre ? Est-elle habitée ? Ces habitants sont-ils comme les Terriens ? Que d'élucubrations, nourries de réminiscences mythologiques, sur cet astre resté longtemps inaccessible, qui font les délices des lecteurs et auxquelles ni la conquête de l'espace ni les premiers pas de l'homme sur la Lune le 20 juillet 1969 n'apportent – fort heureusement ! – toutes les réponses : la lune a encore un avenir de mystères devant elle et une éternité de rêves en perspective...

La face littéraire de la lune

Déjà le rhéteur et satiriste syrien Lucien de Samosate (vers 120–après 180) décrit dans l'*Histoire véritable*³ un voyage sur la Lune aussi fantaisiste qu'extravagant : partis explorer les confins de l'océan, des navigateurs intrépides, dépassant les colonnes d'Hercule qui veillent sur le détroit de Gibraltar, sont emportés avec leur vaisseau par une tempête effroyable et pris dans un tourbillon ascendant qui les dépose sur la Lune, où ils sont dès l'abord entraînés dans la guerre qui oppose le roi de la Lune au roi du Soleil. La paix conclue, l'équipage découvre les étranges habitants que sont les Sélénites, qui ne naissent pas des femmes, mais des hommes ou des arbres, qui ne meurent pas, mais se dissipent dans l'air comme une fumée, qui se nourrissent de fumée et s'abreuvent d'air, qui présentent entre autres particularités physiques de se servir de leur ventre comme d'un sac, dans lequel ils mettent ce dont ils ont besoin, car il peut s'ouvrir et se fermer, ou de fabriquer du fromage à partir du lait que leur corps exsude lorsqu'ils travaillent et qu'ils appréhendent avec le miel âcre sécrété par leur nez lorsqu'ils se mouchent, ou encore de pouvoir enlever leurs yeux quand ils veulent, puis de les remettre en place pour recommencer à voir ou d'en emprunter à quelqu'un quand ils ont perdu les leurs. Pour regagner la Terre, le navire transformé en bateau volant amerrit sur la mer, avant d'être avalé par une baleine. Parvenus à quitter le ventre du monstre marin, les vaillants matelots accostent l'île des Bienheureux, qui n'est autre que le séjour des morts, puis poursuivent leur invraisemblable odyssée vers un autre continent.

L'extravagance dont fait preuve Lucien de Samosate dans sa fabuleuse expédition en inspirera plus d'un. Notamment Gottfried

³ Lucien de Samosate, *Histoire véritable*, Arles, Actes Sud, 1988.

August Bürger (1747-1794), le créateur de l'inénarrable baron de Münchhausen – un officier allemand à la solde de l'armée russe qui a bel et bien existé sous les traits du baron Karl Friedrich Hieronymus von Münchhausen (1720-1797). Si le premier voyage du baron sur la Lune n'a d'autre but que celui de récupérer la hachette d'argent qu'il lança contre deux ours s'étant pris à l'une des abeilles dont il avait la garde, son second voyage se prête à une description haute en couleur, où le cocasse et l'excentrique rappellent étrangement de nombreux détails du récit du satiriste syrien. Les Sélénites du baron de Münchhausen présentent cependant une originalité : ils portent leur tête sous le bras droit et, lorsqu'ils doivent exécuter des travaux qui exigent beaucoup de mouvement ou qu'ils voyagent, ils la laissent à la maison, car ils peuvent lui demander conseil à distance, tout comme, lorsqu'ils veulent savoir ce que font les autres, ils n'ont pas pour coutume d'aller les trouver, mais ils restent à la maison, c'est-à-dire que leur corps reste chez eux et qu'ils envoient leur tête voir ce qui se passe, laquelle tête revient auprès de son corps, une fois les renseignements pris⁴.

Dans *Roland furieux* (1516), le grand poème épique de l'Arioste (1474-1533), la Lune est le lieu où se trouve le remède qui rendra la raison au héros Roland. On y atterrit⁵ dans le chariot qui avait jadis enlevé Élie (cf. 2 Rois 2,11), un char attelé à quatre chevaux flamboyants et conduit par l'« écrivain de l'obscur et mystérieuse Apocalypse », identifié ici à l'apôtre Jean, « à qui [le Rédempteur] annonça que, seul entre ses frères, il ne devait pas finir sa vie par la mort ». Sur la Lune, décrite comme une sphère resplendissante de lumière, se trouve un vallon étroit qui renferme toutes les choses qui se perdent sur la terre, les réputations brillantes que le temps finit par ternir, les prières et les vœux indiscrets que les êtres humains élèvent au ciel, les larmes et les soupirs d'amants ennuyés, les projets insensés et les désirs vains, les flatteries serviles et les espérances trompeuses, les conjurations qui ruinent ceux qui les trament, tous les défauts, les petitesse, les prétentions ridicules, les vices cachés, les

⁴ Gottfried August Bürger, *Aventures du baron de Münchhausen* (1786), Paris, José Corti, 1998, p. 44-46 pour la première ascension sur la Lune, p. 128-135 pour le second voyage.

⁵ D'aucuns n'ont pas manqué de proposer le néologisme « alunir » pour désigner le fait de se poser sur la surface de la Lune. L'usage du terme « alunir » ou de son dérivé « alunissage » est rejeté par l'Académie française, qui recommande de s'en tenir au verbe « atterrir », car étymologiquement il désigne le fait d'arriver sur le sol ferme d'un astre, non celui de se poser sur la planète Terre. Dans ce dernier cas, il aurait fallu créer un nouveau vocable chaque fois qu'un objet vient se poser sur un autre corps céleste : « amarsissage », « amercurissage », « asaturnissage », etc.

vertus simulées et, surtout, le bon sens... cette raison que Roland a perdue et qu'il faut l'aider à recouvrer⁶.

Le voyage sur la Lune ne serait-il que rêverie de poète ou divagation d'écrivain ? Avec le perfectionnement de la lunette astronomique par Galilée (1564-1642), la Lune tellement lointaine et abstraite devient en un clin d'œil si proche qu'on peut même observer ses cratères, ses montagnes, ses mers. Loin de prêter la création littéraire, la science la stimulera. On pourrait s'amuser à citer les ouvrages consacrés à la Lune, plus rocambolesques les uns que les autres et rivalisant d'inventivité, un peu comme une liste à la Prévert, dans laquelle le génie qui transforme *Le songe* (publié posthument en 1634)⁷ du célèbre astronome Johannes Kepler (1571-1630) en un voyage sur la Lune ou les grues qui entraînent *L'homme dans la Lune* (1638)⁸ de l'écrivain et homme d'Église anglais Francis Godwin (1562-1633) ou encore l'aigle emportant sur son dos le garde-chasse Mocquet, le héros malheureux d'*Un voyage à la Lune* (1857)⁹, qui se révèle être, à la fin, un cauchemar que conte Alexandre Dumas (1802-1870), côtoient des moyens de plus en plus ingénieux, tels le ressort bandé de *l'Iter lunare, or a Voyage to the Moon* (1703)¹⁰ de David Russen ou le canon qui permet de revenir du *Trip to the Moon* (1728)¹¹ de Murtagh McDermot et dont se servira encore près d'un siècle et demi plus tard Jules Verne (1828-1905), dans son diptyque *De la Terre à la Lune* (1865) et *Autour de la Lune* (1870)¹², pour placer en orbite autour de la Lune un boulet avec à son bord trois astronautes, alors que le premier vol en montgolfière en 1783 inspire l'idée de partir à la conquête de la Lune en ballon, comme dans *l'Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall* (1835)¹³ du romancier américain Edgar Allan Poe (1809-1849). En écho aux avancées scientifiques et tirant parti d'ouvrages de vulgarisation, principalement ceux de l'astronome et

⁶ L'Arioste, *Roland furieux* (1516), chant 34, éd. bilingue avec une présentation d'Italo Calvino, 2 vol., Paris, Seuil, 2000.

⁷ Johannes Kepler, *Le songe ou astronomie lunaire* (1634), texte latin et trad. française en regard, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1984.

⁸ Francis Godwin, *L'homme dans la Lune / The Man in the Moon* (1638), éd. bilingue, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1984.

⁹ In : *Le roman de la Lune*, textes choisis, présentés et commentés par Claude Aziza, Paris, Omnibus, 2009, p. 243-266.

¹⁰ David Russen, *Iter lunare, or a Voyage to the Moon* (1703), Boston, Gregg Press, 1976.

¹¹ In : *Gulliveriana I : A Trip to the Moon (1728) by Murtagh McDermot ; A Trip to the Moon (1764-5) by Sir Humphrey Lunatic, Pseudonym of Francis Gentleman*, Gainesville, Scholars' Facsimiles & Reprints, 1970.

¹² Jules Verne, *De la Terre à la Lune ; Autour de la Lune*, illustrations de l'éd. originale Hetzel, Paris, Hachette, 1985.

¹³ In : *Le roman de la Lune* (note 9), p. 181-242.

visionnaire Camille Flammarion (1842-1925), un nouveau genre littéraire va poursuivre la conquête de l'espace : le roman scientifique, qui, s'il n'est pas toujours dans le vrai, tend du moins à la vraisemblance. À côté de Jules Verne, l'écrivain britannique – surtout connu aujourd'hui comme auteur de science-fiction – Herbert George Wells (1866-1946) s'y illustre avec, notamment, son roman *Les premiers hommes dans la Lune* (1901)¹⁴ : Cavor, un savant excentrique, met au point la cavorite, une matière qui soustrait les objets à la gravitation et dont il se sert pour construire une astronef. Accompagné par Bedford, un entrepreneur en mal d'affaires, il se rend sur la Lune, où les deux hommes découvrent la civilisation souterraine des Sélénites, des êtres qui ressemblent à des insectes.

Le savant russe Constantin Tsiolkovski (1857-1935), qui peut être considéré comme le théoricien de l'astronautique moderne et le père du programme spatial soviétique, poursuit cette veine du roman scientifique, par exemple dans sa nouvelle *Sur la Lune*, d'abord publiée en 1892 dans la revue *Vokrug sveta*, ou son roman *En dehors de la Terre*, paru en 1920¹⁵, qui allie en un subtil dosage la fantaisie à l'état pur et une argumentation scientifique on ne peut plus sérieusement menée – en hommage au scientifique visionnaire que fut Tsiolkovski, le plus grand cratère de la face cachée de la Lune porte son nom. Peut-être la synthèse la plus accomplie entre scientifiques et romanciers est-elle à chercher dans l'œuvre d'Arthur C. Clarke (1917-2008), écrivain et savant devenu célèbre grâce à son livre *2001, l'odyssée de l'espace* (1968)¹⁶, et qui publia en 1961 un récit très cohérent des conséquences de la conquête lunaire exploitée à des fins touristiques : *A Fall of Moondust*¹⁷. Ce bref aperçu de la face littéraire de la lune ne saurait prétendre à l'exhaustivité, il pourrait toutefois être illustré d'un « clin de lune » de la part d'Hergé (Georges Remi,

¹⁴ In : *ibid.*, p. 463-715. L'œuvre de Wells a exercé une forte influence sur l'apologète du christianisme et écrivain anglais Clive Staple Lewis (1898-1963), comme en témoigne le premier volume de sa science-fiction philosophique, *Au-delà de la planète silencieuse* (1938), in : *La trilogie cosmique*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997, p. 9-127.

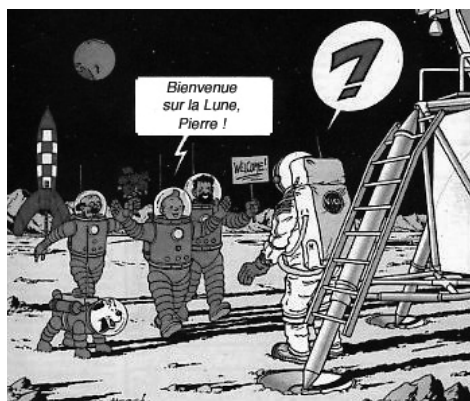
¹⁵ In : *Le chemin des étoiles*, Moscou, Éditions en langues étrangères, s.d., respectivement p. 9-53 et 162-345.

¹⁶ Arthur C. Clarke, *2001, l'odyssée de l'espace*, Paris, J'ai lu, 2003. L'ouvrage de Clarke et le film homonyme de Stanley Kubrick, dont la sortie précède de quelques mois la parution du livre, sont le fruit d'une étroite collaboration entre les deux hommes.

¹⁷ En français : *SOS Lune I : Les gouffres de la Lune*, et II : *Naufragés de la Lune*, Paris, Marabout, 1974.

Lucie Kaennel

1907-1983) et de Tintin et ses amis, avec *Objectif Lune* (1953) et *On a marché sur la Lune* (1954)¹⁸.



Les deux Cyrano

Si le véritable Cyrano de Bergerac (1619-1655) est l'auteur de *L'autre monde ou les états et empires de la Lune*¹⁹, son homonyme littéraire est le héros bretteur de la pièce éponyme d'Edmond Rostand (1868-1918). Publié posthument en 1657, l'ouvrage du libre-penseur, élève du naturaliste et théologien Pierre Gassendi (1592-1655) et contemporain de Molière (Jean-Baptiste Poquelin, 1622-1673), rapporte un voyage sur la Lune, où le héros-narrateur atteint l'astre lunaire après que sa machine volante a été, par une heureuse coïncidence, transformée en fusée à étages et que lui-même s'est enduit le corps de moelle de bœuf, dont on n'est pas sans ignorer que la lune est friande. Par le truchement du narrateur, Cyrano prête aux habitants de la Lune, au nombre desquels figurent aussi un prophète Élie et un patriarche Hénoch très en verve, des pensées philosophiques, scientifiques, religieuses et sociopolitiques qu'il était trop audacieux, voire carrément interdit à un Français de son temps de professer. Lorsque Cyrano écrit *L'autre monde*, l'espace est encore tributaire de la cosmo-

¹⁸ Hergé, *Objectif Lune*, Tournai, Casterman, 1953, et *On a marché sur la Lune*, Tournai, Casterman, 1954. L'illustration est la version retravaillée d'un dessin envoyé par Hergé à Armstrong en 1969 (www.tintin.free.fr/aventures/voirbd.php?choix=lune, site consulté le 15 octobre 2009).

¹⁹ In : Savinien Cyrano de Bergerac, *Œuvres complètes I : L'autre monde ou les états et empires de la Lune ; Les états et empires du Soleil ; Fragment de physique*, éd. critique par Madeleine Alcover, Paris, Champion, 2000, p. 1-161.

logie médiévale ; la Lune tient lieu de frontière entre deux sphères : d'un côté, un espace sublunaire où les êtres humains vivent leur vie terrestre et, de l'autre, un espace cosmique occupé par les habitants célestes, à savoir le monde divin et celui des astres et des planètes. Cyrano explore cette sphère intermédiaire, cet entre-deux-mondes, et la Lune va servir de miroir à la Terre, lui renvoyant une image inversée qui n'est en définitive que le reflet de l'imitation de ses propres défauts.

Le *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand est une pièce néo-romantique construite autour d'une intrigue amoureuse toute racinienne : Cyrano de Bergerac aime sa cousine Magdeleine Robin, dite Roxane, qui ne l'aime pas ; Roxane est amoureuse de Christian de Neuville, qui partage son amour, mais ne peut la séduire car il manque d'esprit ; le comte de Guiche, épris de Roxane, met tout en œuvre pour contrer la rencontre des deux amants. Mais au-delà du classicisme du thème, Rostand rompt avec le théâtre classique : non seulement sa « comédie héroïque » transgresse la règle de la triple unité de temps, de lieu et d'action, car seule est préservée l'unité d'action, mais son drame, où le vers est souvent brisé, partagé entre plusieurs répliques, pour lui donner un souffle et un rythme singuliers, s'affranchit de l'alexandrin classique et, en sus, Rostand se plaît à mélanger les genres : le sublime côtoie le grotesque, les scènes bouffonnes et les échanges badins alternent avec les tirades pathétiques (un pathétisme né de l'échec d'une passion amoureuse impossible), la comédie et la tragédie s'entretiennent.

Dans la scène 13 du troisième acte, Cyrano, chargé de tenir la jambe au comte de Guiche le temps de la cérémonie de mariage de Roxane et Christian, va tomber de la Lune ! Il en veut pour preuve le fait d'être couvert d'éther ; d'avoir les yeux remplis de poudre d'astres ; de ramener, pris dans ses éperons, quelques poils de planète et, accroché à son pourpoint, un cheveu de comète ; de rapporter, fichée dans son mollet, une dent de la Grande Ourse ; d'avoir cassé une corde en traversant la Lyre. Et Cyrano de détailler à un de Guiche qui se laisse prendre à sa propre curiosité les six moyens qu'il a inventés pour se rendre sur la Lune – non sans allusion à l'œuvre du véritable Cyrano de Bergerac ! – :

Je pouvais, mettant mon corps nu comme un cierge,
Le caparaçonner de fioles de cristal
Toutes pleines des pleurs d'un ciel matutinal,
Et ma personne, alors, au soleil exposée,
L'astre l'aurait humée en humant la rosée !
[...]

Et je pouvais encor
Faire engouffrer du vent, pour prendre mon essor,
En raréfiant l'air dans un coffre de cèdre
par des miroirs ardents, mis en icosaèdre !
[...]

Ou bien, machiniste autant qu'artificier,
Sur une sauterelle aux détentes d'acier,
Me faire, par des feux successifs de salpêtre,
Lancer dans les prés bleus où les astres vont paître !
[...]

Puisque la fumée a tendance à monter,
En souffler dans un globe assez pour m'emporter !
[...]

Puisque Phœbé, quand son acte est le moindre,
Aime sucer, ô bœufs, votre moelle... m'en oindre !
[...]

Enfin, me plaçant sur un plateau de fer,
Prendre un morceau d'aimant et le lancer en l'air !
[...] le fer se précipite,
Aussitôt que l'aimant s'envole, à sa poursuite ;
On relance l'aimant bien vite, et cadédis !
On peut monter ainsi indéfiniment²⁰,

pour finalement recourir à un septième moyen, celui de la marée,
afin de faire perdre du temps au comte, à qui on « a fait voir la lune
en plein midi »...

Le laboratoire photographique

Né à Vilna en 1830 et mort à Saint-Petersbourg en 1892, Yehudah Leib Gordon est un écrivain de langue hébraïque, devenu le chef de file de la *Haskalah*, le mouvement juif des Lumières, en Lituanie. Il est surtout connu pour ses satires de la société juive de son temps, ses épopées historiques et ses fables, qui doivent beaucoup à celles de Jean de La Fontaine (1621-1695)²¹. Parmi son œuvre, largement mé-

²⁰ Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac. Comédie héroïque en cinq actes et en vers* (première représentation le 28 décembre 1897), in : id., *Théâtre*, Paris, Omnibus, 2006, p. 7-196, citation p. 128-129.

²¹ Sur Gordon, voir l'article d'Aharon Zeev Ben-Yishai, « Gordon, Judah Leib », in : Michael Berenbaum et Fred Skolnik (dir.), *Encyclopaedia Judaica*, vol. 7, Detroit, Macmillan Reference USA, 2007², p. 769-772, et l'étude de Janine Strauss, *Yehudah Leib Gordon, poète hébreu (1830-92). Son œuvre de fabuliste*, Paris, Didier érudition, 1981.

connue, se trouve un poème satirique en deux parties – la première partie est publiée en 1868 et l'ensemble est daté de 1878-1882 –, *Ba-yareah ba-laylah* (« Sur la Lune la nuit »)²². Il s'agit certainement du premier récit de voyage dans l'espace dans la littérature hébraïque.

Au cours d'une promenade nocturne, le poète éprouve le désir de se rendre sur la Lune. Rien de plus facile : le char de feu, qui a emporté Élie et Hénoch au ciel et que Dieu emprunte chaque fois que, dans son courroux, il descend sur terre châtier les impies, est à sa disposition pour le conduire vers l'astre lunaire. À son arrivée sur la Lune, le narrateur découvre un laboratoire photographique. Lorsqu'il demande à l'ange Zagzeziel qui en est responsable de lui faire voir quelques clichés, ce dernier refuse et le renvoie sur terre. Voulant retourner sur la Lune, le poète a beau aller par monts et par vaux, il ne croise aucun engin spatial. Il lui faut donc fabriquer sa propre « tour qui vole dans les airs »²³ ; il y installe un habitacle, fait le plein de vapeur et décolle... pour retomber dans la mer, faute de carburant. Délaissant la technique profane pour les sciences sacrées, il s'adresse alors à un *tsaddik*, auquel les *hassidim* attribuent des pouvoirs surnaturels. Mais le *rebbe*, trop occupé à compter l'argent qui accompagne la requête, confond la demande avec celle d'une jeune femme stérile : « J'engendrai des fils, et elle monta au ciel », rapporte le poète dans un cynisme tout anti-hassidique²⁴. Tandis qu'il désespère de rejoindre la Lune, la chance lui sourit et il gagne le gros lot. Devenu riche, il est adulé, et les louanges des flatteurs le portent littéralement aux nues, jusqu'à le transporter une seconde fois sur la Lune... L'ange Zagzeziel accepte alors de lui révéler quelques photographies de groupes – nul vivant ne peut en effet avoir accès aux portraits individuels avant son trépas. Le laboratoire photographique va servir de prétexte à Gordon pour brosser des tableaux satiriques de la société juive de son temps.

Si la plupart des auteurs de récits de voyage sur la Lune se plaisent à dépeindre les Séléniens soit sous des traits qui rappellent les Terriens, soit sous ceux de créatures fort étranges, et expliquent avec force détails leurs us et coutumes, Gordon est le seul à présenter une Lune inhabitée : quelques séraphins la survolent, mais Dieu choisit de préserver son aspect paradisiaque en s'abstenant de la peupler d'êtres vivants. En décrivant la Lune comme le lieu où l'on ne trouve

²² In : *Kol shirei Yehudah Leib Gordon. Yeshanim gam hadashim, be-arba'ah sefarim*, Sefer rishon : *Shirei higgayon*, Saint-Petersbourg, Pines ve-Tsederboym, 1884, p. 49-67.

²³ *Ibid.*, v. 181. Il s'agit d'une citation du *Talmud de Babylone*, *Sanhédrin* 106b.

²⁴ *Ibid.*, v. 190.

Ni maison ni champ, ni arbre ni semis,
Ni chemin de fer ni octroi pour les vins,
Ni frêles fils de fer tendus entre des poteaux,
Ni maison d'étude, ni même auberge,
Ni policier ni gendarme pour demander qui je suis,
Si j'ai un passeport et qui m'hébergera²⁵,

Gordon en fait l'antithèse du *shtetl*, qui marque la vie traditionnelle des juifs de l'Europe de l'Est : une vie organisée autour de la maison d'étude (*beit ha-midrash*) et de l'auberge (parce que c'était un des rares métiers qu'ils avaient le droit d'exercer, de nombreux juifs étaient aubergistes), et soumise à l'interdiction de quitter la « zone de résidence » où ils sont concentrés s'ils n'obtiennent pas de laissez-passer spécial et n'indiquent pas leur lieu de destination.

Avec son laboratoire photographique installé sur la Lune, Gordon fait preuve à la fois d'imagination et d'audace. Il lie l'invention de la photographie, dont les débuts remontent à la première moitié du XVIII^e siècle, à *Rosh ha-Shanah*, le Nouvel An juif, où les hommes sont jugés pour leurs actions de l'année écoulée : ce jour-là, Dieu ouvre les livres où sont inscrits les mérites et les fautes de chacun, et décide qui jouit d'une année de bonheur et qui mérite une année d'épreuves.

Les paroles de vos sages sont véridiques :
En effet, tous vos actes sont consignés dans un livre,
Non, comme vous le croyez, à la manière dont écrivent les
hommes,
Mais sans encre ni écriture, sans effets de style ;
D'une écriture de lumière ils sont inscrits, gravés
selon votre ressemblance, selon votre image, ici au firmament²⁶.

Les livres que Dieu consulte sont donc des albums de photos ! Qui connaît l'attachement de la tradition juive à l'écrit et sa réserve à l'égard des images prend pleinement la mesure de la hardiesse de Gordon.

Les huit dernières strophes, qui commentent les photographies que Zagzeziel montre à son visiteur, dressent un sombre tableau de la société juive à l'époque de Gordon – un tableau qu'assombrissent encore davantage, d'une part, l'agitation révolutionnaire qui précède

²⁵ *Ibid.*, v. 65–70.

²⁶ *Ibid.*, v. 131–136, avec une allusion à Genèse 1,26. Le recours à des hapax de la Bible, les vers formés de bribes de versets bibliques, les innombrables jeux de mots et allusions à des passages de la littérature talmudique et midrashique montrent la grande familiarité de Gordon avec la tradition juive.

l'assassinat du tsar Alexandre II en 1881 et, d'autre part, les pogromes et les mesures antijuives qui s'en ensuivent. Le poète reproche aux jeunes de délaisser la foi de leurs pères pour se conformer au monde moderne ; il prend à partie les conservateurs et les anciens qui refusent la moindre réforme ; il stigmatise les maîtres incompetents chargés d'enseigner la Bible et le Talmud aux enfants ; il accuse les rabbins de dissimuler leur ignorance derrière un excès de rigueur et des interdictions de toute sorte. On reconnaît bien ici les idées chères aux *maskilim*, les tenants de la *Haskalah*, ces idées que Gordon a passé sa vie à défendre, en proposant une synthèse entre la tradition juive et la culture moderne. Mais

de tous mes rêves il ne reste donc rien [...].
Ma douleur était si grande, la ruine si totale,
Que je retombai brusquement des cieux sur la terre²⁷.

La chute du narrateur comme celle du poème sont abruptes : le retour de l'expédition sur la Lune signe la désillusion du poète ici-bas²⁸.

Un récit « cosmicomique »

Les récits rassemblés par l'écrivain italien Italo Calvino (1923-1985) dans les *Cosmicomics* prennent leur distance avec le genre de la science-fiction, en développant la forme particulière du récit « cosmicomique » (ou « comicosmique »), dont le procédé d'écriture exploite narrativement les potentialités engendrées par un énoncé scientifique préliminaire. Dans un texte écrit par lui-même à la troisième personne – une mise en abyme –, l'écrivain italien s'explique sur le terme « cosmicomique » qu'il a forgé pour caractériser ces récits :

« En combinant en un seul mot les deux adjectifs *cosmique* et *comique*, dit Calvino, j'ai essayé de rassembler différentes choses auxquelles je tiens. Dans l'élément *cosmique*, pour moi, il n'y a pas tant le rappel de l'actualité "spatiale" que la tentative de me remettre en rapport avec quelque chose de bien plus ancien. Chez l'homme primitif et chez les classiques, le sens cosmique était l'attitude la plus naturelle ; nous, au contraire, pour affronter

²⁷ *Ibid.*, v. 356 et 359-360.

²⁸ Ma présentation du poème de Gordon est redevable de l'article de Janine Strauss, « Le thème du voyage dans la Lune dans *Sur la Lune la nuit* du poète hébreu Yehudah Leib Gordon », *Revue de littérature comparée* 60 (2), 1986, p. 169-185.

les choses trop grandes et sublimes, nous avons besoin d'un écran, d'un filtre, et c'est là la fonction du *comique*. » L'origine du monde et de la vie et les perspectives de leur fin possible – c'est ce que semble dire Calvino – sont des thèmes si importants que pour parvenir à y penser on doit faire semblant de plaisanter ; et même : atteindre une telle légèreté d'esprit que l'on réussisse à en plaisanter vraiment est l'unique façon de se rapprocher d'une pensée à échelle « cosmique »²⁹.

Le héros des récits des *Cosmicomics*, affublé du nom imprononçable de Qfwfq qui ressemble davantage à une formule, est un personnage difficile à définir comme être humain, étant donné qu'il était déjà là avant que le genre humain n'existât et même avant que la Terre et la vie sur la Terre ne fussent : il « a l'âge de l'univers [...], pendant des milliards d'années, il n'a été, pour ainsi dire, qu'une potentialité »³⁰ et « il semble de toute façon qu'il ait pris successivement différentes formes, animales (mollusque ou dinosaure) puis humaines, et fini par être aujourd'hui un petit vieillard qui en a vu beaucoup et qui a, en plus, l'habitude d'en raconter de belles »³¹. Qfwfq n'est pas un personnage de roman ordinaire, doté d'une physionomie, d'une psychologie ou d'une histoire : plus qu'un véritable personnage romanesque, il est une modalité d'énonciation, remplissant la fonction de narrateur.

Outre ce personnage-narrateur particulier, les récits rassemblés dans les *Cosmicomics* présentent la même structure narrative : la narration est le commentaire d'un avant-texte ou pré-texte présenté comme énoncé scientifique³². L'histoire qui m'occupera, « La distance de la Lune », commence ainsi :

Autrefois, selon sir George H. Darwin, la Lune était très proche de la Terre. Ce sont les marées qui, peu à peu, l'en éloignèrent : les marées que la Lune, précisément, détermine dans les eaux terrestres, et par lesquelles la Terre perd lentement son énergie³³.

²⁹ Italo Calvino, « Présentation » (1975), in : id., *Cosmicomics. Récits anciens et nouveaux*, Paris, Seuil, 2001, p. 9-13, citation p. 10-11.

³⁰ Italo Calvino, « Le cosmicomiche », *Il Caffè politico e letterario* 12 (4), 1964, p. 40.

³¹ Italo Calvino, « Présentation » (note 29), p. 12 (trad. modifiée).

³² Dans son ouvrage *Les années parisiennes d'Italo Calvino (1964-1980) sous le signe de Raymond Queneau*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, p. 37-53, Sergio Cappello propose des clés de lecture de quelques récits « cosmicomiques ».

³³ Italo Calvino, « La distance de la Lune » (1964), in : id., *Cosmicomics* (note 29), p. 17-37, citation p. 17.

Ce pré-texte présente le mouvement orbital de la Lune : étudiant le phénomène des marées, George H. Darwin (1845-1912), le fils du célèbre biologiste britannique Charles Darwin, constate qu'elles freinent la rotation de la Terre et entraînent l'allongement de la distance entre la Terre et la Lune, laquelle profite de l'énergie perdue par la Terre pour s'éloigner progressivement d'elle. Les astronomes en ont extrapolé qu'en remontant dans le temps, la proximité de la planète et de son satellite naturel devait être telle qu'elle aurait provoqué des marées colossales. Calvino va transposer cette théorie en images : par les nuits de pleine lune, et donc de marée haute, de drôles de personnages prennent la mer à bord de petites barques. Non pour pêcher les innombrables poissons que l'attraction de la Lune attire à la surface de l'eau, mais pour grimper à une échelle leur permettant d'atteindre le champ gravitationnel de la Lune et de se rendre sur l'astre lunaire... afin d'y récolter un lait épais et nourrissant dont ils semblent raffoler. Ils recueillent cette crème délectable qui se forme dans les interstices des écailles de la croûte lunaire au moyen d'une longue cuiller, qu'ils utilisent ensuite comme une catapulte pour lancer leur récolte sur la terre, où les compagnons restés dans les bateaux la récupèrent à la surface de la mer. La collecte du lait ne peut durer que jusqu'au moment où la distance entre les deux corps célestes permet encore aux ramasseurs de regagner la Terre : avant que la révolution de la Lune ne les empêche d'atteindre le champ de gravitation de la Terre, ils doivent bondir pour vaincre la force d'attraction de la Lune et rejoindre la mer dans un plongeon. Le retour sur terre qui, au début de l'histoire, s'avère encore assez facile, devient plus périlleux au fur et à mesure que l'orbite de la Terre s'éloigne de celle de la Lune par l'effet des marées sur la force d'attraction terrestre.

Après avoir transcrit sur le plan de la fiction les données théoriques présentées dans l'énoncé scientifique du pré-texte, Calvino peut développer le motif du récit, à savoir le thème du retour qu'il aborde du point de vue de la nostalgie.

Qfwfq est secrètement épris de la femme du capitaine de l'expédition, Madame Vhd Vhd, laquelle est éperdument amoureuse du cousin de Qfwfq, un personnage original et sourd qui, tout à sa passion dévorante et exclusive pour la Lune, reste totalement insensible au charme de Madame Vhd Vhd et à ses airs de harpe langoureux – qu'il ne peut de toute manière pas entendre ! Comme le mouvement des orbites le laissait présager, il arrive une nuit que le retour sur terre devient presque impossible. Alors que les ramasseurs réussissent à grand-peine à regagner la Terre, Madame Vhd Vhd reste

en apesanteur, suspendue entre la Lune et la Terre. Qfwfq s'élance à son secours, mais ne parvient qu'à les faire retomber tous deux sur la Lune. Il se retrouve du coup seul avec Madame Vhd Vhd, comme dans ses rêves. Or, ce qui devrait être une période de bonheur, une « lune de miel », à vivre ainsi dans l'intimité de sa bien-aimée, se transforme en exil sur une Lune nourricière qui va s'éloignant, tant le ronge la nostalgie. Avec le retour en mer des barques un mois plus tard se présente une occasion inespérée – et à l'évidence la dernière – pour revenir sur terre. Qfwfq se cramponne à la longue perche de bambou dont son cousin se sert pour seconder le cours naturel de la Lune en la repoussant encore plus loin, tandis que Madame Vhd Vhd décide d'habiter à jamais le lieu du désir de celui qu'elle aime. Mais la patrie retrouvée ne fait pas oublier la perte que Qfwfq a subie, cette part de lui-même, indéfinissable et désormais inaccessible, qui est restée sur la Lune. Depuis lors, les nuits de pleine lune, il continue à brûler d'amour et de nostalgie, hurlant à la lune avec les chiens.

En guise de chute : la lune comme utopie, ou le retour sur terre

Le terme utopie est construit à partir d'une double racine grecque signifiant à la fois le « non-lieu », le « lieu de nulle part » (*u-topos*), et le « lieu idéal » (*eu-topos*). Cette ambivalence est révélatrice : un lieu idéal ne saurait-il être idéal que dans la mesure où il est précisément un non-lieu ?

La lune, ce *topos* de l'imaginaire humain, ne serait-elle en fin de compte qu'une utopie, dans le double sens de non-lieu et de lieu idéal ? Est-ce à dire qu'en dernière instance il nous faut toujours revenir sur terre ? Ce retour sur terre pourrait bien être suggéré par les écrivains, lorsque dans leurs descriptions, ils opèrent un renversement entre la Terre et la Lune, et font de la Lune le reflet inversé de la Terre : être sur la Lune, c'est vivre à l'envers – et est-il seulement possible, dans ce cas, de vivre ? Ce que tendrait aussi à souligner l'expression « vouloir la lune », à savoir vouloir *plus* que le possible.

Au terme de ces miettes de lune glanées auprès de voyageurs imaginaires, il me reste à former un vœu pour le sixième anniversaire de Pierre Bühler. Pourquoi pas *le-shanah ha-bah ba-yareah* ?...

— Lucie Kaennel est doctorante en cotutelle à l'Université de Lausanne et à l'École pratique des hautes études de Paris.